

Balade au temps passé : le Buisson

Aujourd'hui le promeneur qui arrive au Buisson a du mal à imaginer qu'autrefois, ici, il y'avait une ferme prospère au milieu de labours, pâtures et vignes.

Point de forêt ici, antan, mais des vergers ; point de broussailles infranchissables mais des haies bien taillées, des murets et des terrasses bien entretenus, des horts protégés, sur ce versant, du vent du nord, des chènevières bien arrosées par l'eau de la Font du Loup qui alimentait lavoir, abreuvoir, bassins de rouissage du chanvre et pêcheries plus en aval ...

L'histoire du Buisson se perd dans la nuit des temps. Il y'a bien plus de 5000 ans que les néolithiques y campèrent (de nombreux silex furent découverts au début du vingtième siècle) ; ce replat bien exposé au sud et protégé des vents d'hiver deviendra ensuite une « villae » gallo-romaine (découverte en 1895 de cippes funéraires) ; manse à l'époque franque et constamment habitée jusqu'à nos jours, des fouilles importantes mettraient à jour plusieurs millénaires d'occupation. Cela en vaut-il la peine ?

Situé le long de l'itinéraire de La Jonchère à l'abbaye de Grandmont, dominant l'ancienne voie romaine, en service jusqu'à la fin du dix-neuvième, de Limoges à Argenton et Bourges, ce lieu verra chevaucher les rois d'Angleterre et de France, princes et autres nobles avec leurs osts, les cardinaux et évêques et mêmes les papes limousins.

Du grand Richard dit Cœur de Lion à Bertrand du Guesclin et les troubadours, mais aussi la soldatesque et autres étripeurs qui ensanglanteront le pays, tous passeront au Buisson.

Froissart, chroniqueur de ces temps si troublés, fera dire à l'un des pire fils de Satan, Aimerigot Marchés et à son compère Arnaud de Cervole dit l'archiprêtre, écorcheurs de leurs états : « Aux douces ères d'antan, nous allions vestus comme princes, yvre de bonne chère et d'abondance par les chemins des Monts en guerroyant l'anglois ou le franc, ransonnant et pillant les opulentes cités ».

D'aventure, certaines nuits de pleine lune sous les tristes frondaisons, ne les entendez vous pas hurler et pousser leurs destriers

A l'orée du vingtième siècle, ce ne sera plus qu'une modeste ferme qui, contre quelques menues monnaies, enverra ses habitants s'échiner à la carrière de kaolin proche ...

Ils s'y épuiseront dans une poussière d'apocalypse par d'étouffantes chaleurs d'été, ou transi de froid par de sibérien février ...

De cette exploitation de kaolin, il ne reste qu'une vaste excavation au sol apocalyptique où la nature a repris ses droits ...

Exploitée durant presque un siècle, il n'en reste que les plateformes de stérile en contrebas, des bassins disparaissant sous les feuilles et la végétation ...

L'eau venant du Buisson y chute en cascates et y forme un étang. Tout un biotope s'y est développé, il y'aurait même des poissons.

Et vue de la piste longeant la carrière, cet étang aux eaux noires me rappelle « la mare au diable » de Georges Sand ...

Certains se souviennent encore des habitants de ces lieux qui, il y'a encore une quarantaine d'années, vivaient ici. Ils se remémorent d'avoir « bargé » le foin, aidé aux modestes moissons et participé à la bien pauvre « gerba - bauda » ...

Déjà, en ces temps, certains avaient spéculé sur les résineux contre les terres de culture.

Il se dit que ce lieu fut abandonné car un Jupiter tonnant foudroyait régulièrement arbres environnants, maisons et dépendances. Malgré les pierres de foudre sur la charpente, les poignées de jubarbe sur les toits, les bouquets de Saint Jean, les charbons de la bûche de Noël,

le cierge de la Chandeleur et même l'aide du « désensorceleur », rien n'y fit. Satan devait mener le bal, sitôt reconstruit, sitôt détruit ...

Le Buisson verra partir ses derniers habitants en 1966, las de destruction mais surtout très âgés.

Mais il se murmure à mots couverts que ce lieu serait maudit, hanté, mais c'est bien un engin de travaux publics qui écroulera la charpente afin d'en précipiter la destruction (pratique courante jusque vers 1980 que de démolir les toitures de ces fermes isolées par les chasseurs de primes et prétendus forestiers, afin que nul repreneur ne puisse se signaler à la Safer) ...

Cette habitation tombera rapidement en ruine, aidée en cela par les intempéries et la foudre toujours (en 2005, le nombre d'arbres foudroyés à proximité est incroyable) ; les terrains sont tous enrésinés, la broussaille envahie les restes de murs.
Viendra le temps de l'oubli et de la désolation ...

Qui, en voyant ce modeste chemin à demi disparaissant et ces ruines informes, pourrait croire que ce lieu fut autrefois habité, noblement fréquenté ...

Qui pourrait croire que de royaux cortèges s'y succédaient ...

Qui pourrait croire que des cohortes de soldats et d'étripeurs chevauchant destriers y passèrent durant des siècles ...

Qui pourrait croire que sur ces pentes s'étagait un vignoble.

Qui pourrait croire que des dizaines de générations s'y sont aimées, que des enfants y ont grandi, en voyant ces ruines informes.

Aujourd'hui seul le pétaradant cortège des motos et quads l'empruntent régulièrement, des randonneurs à pieds s'assoient un instant près de l'abreuvoir où de rares cavaliers y abreuvent leurs chevaux, lui redonnant l'espace d'un instant la nostalgie de sa splendeur passée.

Quelques chercheurs de champignons ou chasseurs fatigués s'y assoient parfois...

Ce lieu dégage un certain romantisme : ombres et noirceur, ruines, arbres géants, l'eau y coulant, solitude, l'âme même du romantisme le plus noir du dix-neuvième siècle. Et il me plaît de m'asseoir en ce havre de paix et de solitude afin d'essayer d'entrevoir en de fugaces rayons de soleil perçant les frondaisons, les fantômes et la mémoire des âîtres ...

Et assis près du bassin, perdu dans mes rêves, je pense à une autre maison en déshérence là-bas, au pays de Dronne, qui n'abritera plus personne elle aussi, et où il aurait fait si bon vivre ... D'où je suis parti il y'a tant d'années et où je n'y ai plus mes racines ...

Quelques vers libres d'un poème occitan composé au temps de ma jeunesse, et primé aux Jeux Floraux de Toulouse (c'était en, putain tant que ça, 1972), me reviennent en mémoire :

« L'ostau de mon reir grand pair n'e pus un ostau.

Lo ratum e las pissaratas se pingolhan a los chabronatge.

Lo ven de galerna desraijara la teulada.

Las graulas s'escaunavan sur la chamineïa.

Ente pode io anar?

L'ostau de mon reir grand pair n'e pus ».

Traduction :

La maison de mon arrière grand-père n'est plus une maison.

Les rats et les chauves-souris se suspendent à la charpente.

Le vent mauvais arrache la toiture.

Les corbeaux croassent sur la cheminée.

Où puis-je aller ? La maison de mon arrière grand-père n'est plus une maison...

Journal Municipal, Expo «kaolin et kaoliniers », et livret Randonnée.